

CHAPITRE DIXIÈME

M. Champagnat fait une construction pour agrandir le noviciat. Avec quel soin il forme les novices à la piété et aux vertus de leur état. Combien la ferveur était grande dans la maison du noviciat et dans les établissements.

LES postulants couchaient toujours à la grange. Pour les en sortir, M. Champagnat travailla plus de huit jours pour réparer le grenier de la maison et le transformer en dortoir. Avec quelques mauvaises planches il y monta des lits de ses propres mains ; mais, comme l'espace manquait, un lit servait pour deux. Ce grenier était si bas que l'on ne pouvait y marcher sans se courber, et il n'avait de jour que par une petite fenêtre. Visiblement, la maison ne pouvait suffire pour loger tant de monde, et une nouvelle construction était urgente ; M. Champagnat ne balança pas à l'entreprendre. Toutefois, comme il était sans ressources, cette construction fut faite par lui et par les frères : nul ouvrier étranger n'y mit la main. La communauté se levait à quatre heures ; les frères et les novices faisaient ensemble une demi-heure de méditation, assistaient à la messe et allaient ensuite à l'ouvrage jusqu'à sept heures du soir.

M. Champagnat était l'architecte de la nouvelle construction ; c'est lui qui ordonnait et conduisait tout. Les frères et les postulants les plus forts et les plus adroits bâtissaient avec lui et portaient les plus lourds fardeaux ; les autres avançaient les pierres, faisaient le mortier, qui n'était ni chaux ni sable, mais de simple terre grasse. Enfin, tous étaient occupés et travaillaient avec bonheur, selon leurs forces, à la

construction d'une maison qu'ils regardaient comme le berceau de l'institut. M. Champagnat était toujours le premier à l'ouvrage, travaillait sans relâche et finissait ordinairement le dernier. Pour se ménager plus de temps, il disait son office la nuit ; de sorte qu'il était tout le jour avec les frères, excepté les moments où son ministère l'appelait à l'église ou auprès des malades. Les prêtres, ses amis, qui venaient le voir, ainsi que les autres personnes qui avaient à lui parler, le trouvaient toujours sur l'échafaud, la truelle à la main, et au milieu des pierres. « Il me semble encore le voir, dit un frère qui partageait ses travaux, la soutane toute terreuse, toute blanche de poussière, les mains pleines de mortier, la tête nue, se présenter devant ceux qui le visitaient ou qui le demandaient, les accueillir, leur parler d'un air riant, gai et content, quoiqu'il fût, la plupart du temps, harassé de fatigue. »

Un jour, un ecclésiastique de ses amis, le trouvant en cet état, lui dit : « Décidément, Monsieur Champagnat, vous voilà devenu maçon ! — Plus que cela : maçon et architecte. — Savez-vous que les gens du métier murmurent et conspirent contre vous, parce que vous leur faites concurrence, que vous les privez de leur ouvrage et que vous formez une pépinière de maçons ? — Laissez-les dire ; je ne redoute pas leur mauvaise humeur, et je suis prêt à vous recevoir en apprentissage, si l'envie vous prend de devenir mon élève. » Prenant un ton plus sérieux, l'ecclésiastique ajouta : « Mon ami, vous en faites trop ; car, outre que ce genre d'occupation ne convient guère à un prêtre, vous vous y livrez de manière à compromettre votre santé. — Ce travail n'a rien de déshonorant pour mon ministère, et beaucoup d'ecclésiastiques s'occupent moins utilement. Je ne m'aperçois pas non plus qu'il nuise beaucoup à ma santé : au reste, je ne le fais pas par plaisir, mais par nécessité. Nous sommes tous les uns sur les autres dans cette baraque ; nous n'avons pas d'argent pour payer des ouvriers : qui peut trouver mauvais que nous nous construisions une maison pour nous loger ? »

« Pendant le travail, rapporte un des frères qui étaient employés à cette construction, on gardait un grand silence; et s'il était nécessaire de parler, on le faisait par signes. A certaines heures du jour, un des plus fatigués ou des plus jeunes, qui ne pouvait travailler, faisait une lecture, que tous les autres écoutaient avec attention, mais en travaillant. Les livres qu'on lisait étaient le *Guide des pécheurs*, la *Vie de saint François Régis*, de *saint Vincent de Paul*, de *saint François Xavier*, et autres semblables. Le silence ou la lecture n'étaient interrompus que par quelques courtes paroles d'édification ou d'encouragement que nous adressait notre bon Père; ses paroles et surtout ses exemples animaient les plus lâches et donnaient du courage à tout le monde. Jamais aucun de nous n'a entendu sortir une plainte de sa bouche; jamais nous ne l'avons vu s'impatienter ou nous gronder, quoique nous lui en donnassions souvent l'occasion par notre maladresse et par nos autres défauts. Si nous ne faisons pas bien ce qu'il nous commandait, il nous montrait avec bonté de quelle manière il fallait nous y prendre; si, malgré ses leçons, nous ne pouvions pas réussir, il faisait lui-même la chose, se montrant toujours content et satisfait de notre bonne volonté. »

En peu de mois, la construction de la maison fut achevée. M. Champagnat, aidé de quelques frères ou postulants, fit la menuiserie, c'est-à-dire les portes, les fenêtres et les planchers.

Mais il ne s'occupait pas tellement du matériel qu'il négligeât l'instruction des novices; il profitait du temps des récréations et des dimanches pour les former à la piété et aux connaissances qui leur étaient nécessaires. Il leur donnait des leçons de chant, les exerçait à servir la sainte messe, à faire les cérémonies de l'Eglise, et les formait à l'oraison et à faire le catéchisme. Ses instructions étaient courtes, mais animées et pleines de feu; elles roulaient presque toujours sur la piété, l'obéissance, la mortification, l'amour de Jésus,

la dévotion à la sainte Vierge et le zèle pour le salut des âmes. Nous serions trop long si nous voulions en donner l'analyse; mais nous ne pouvons nous dispenser de rapporter ici quelques maximes qui lui étaient le plus familières.

« Un frère qui ne sait pas prier ne sait ni pratiquer la vertu, ni faire le bien parmi les enfants; car ce n'est que dans la prière que l'on apprend l'un et l'autre.

« La vie religieuse est essentiellement une vie de prière; car, outre que c'est pour prier plus que le commun des fidèles et pour s'entretenir plus souvent avec Dieu que l'on se fait religieux, il est impossible d'accomplir les obligations de la vie religieuse sans une vraie et solide piété.

« Un religieux qui n'est pas pieux n'estimera et n'aimera jamais sa vocation, parce qu'il y sera sans consolation.

« Oh! que la vertu est facile, que les sacrifices qu'elle exige coûtent peu de chose, quand on aime Jésus! L'amour de Jésus est, pour le religieux qui parcourt le chemin de la vertu, ce que les voiles sont aux vaisseaux qui franchissent l'Océan; cet amour le porte, sans qu'il s'en aperçoive, aux plus sublimes vertus.

« L'amour de l'argent porte les hommes du monde à se livrer sans peine aux travaux les plus rudes et aux privations les plus dures; il serait honteux que l'amour de Jésus eût moins de pouvoir sur le religieux.

« Celui qui a une grande dévotion à Marie aura certainement un grand amour pour Jésus. Aussi, voyons-nous que les saints qui ont eu une dévotion particulière pour la sainte Vierge, tels que saint Bernard, saint Bonaventure, saint François d'Assise, saint Liguori, sainte Thérèse, se sont fait remarquer par un grand amour pour Jésus.

« Marie ne retient rien pour elle; quand nous la servons, quand nous nous consacrons à elle, elle ne nous reçoit que pour nous donner à Jésus, que pour nous remplir de Jésus.

« Ce n'est qu'au disciple bien-aimé que Jésus confie sa

Mère, afin de nous faire comprendre que ce n'est qu'aux âmes privilégiées et sur lesquelles il a des desseins particuliers de miséricorde qu'il donne une dévotion spéciale pour la sainte Vierge.

« La pauvreté, la mortification, l'humilité, et en général toutes les vertus, sont comme les roses entre les épines. Les gens du monde ne voient et ne sentent que ces épines, et c'est pour cela qu'ils redoutent la vertu. Le religieux sent et goûte les charmes, les délices et les consolations de la vertu, ce qui fait qu'il n'aperçoit pas les épines, c'est-à-dire les difficultés qui l'accompagnent.

« Un bon religieux éprouve plus de consolations et de bonheur dans un seul exercice de piété, tel que l'oraison, l'assistance à la sainte messe, une visite d'un quart d'heure au Saint Sacrement de l'autel, que les gens du monde, les plus favorisés des avantages de la fortune, n'en peuvent goûter dans tous les plaisirs qu'ils peuvent se procurer pendant une longue vie.

« Pourquoi les mondains sont-ils si bruyants dans leurs plaisirs et au milieu de leurs joies profanes? Parce qu'ils ne peuvent étouffer entièrement les remords qui les poursuivent; parce que leur bonheur n'est qu'apparent, que leur cœur est malheureux et ne trouve que de l'amertume dans les satisfactions sensuelles.

« Par leur vocation, les frères sont tous des apôtres, c'est-à-dire qu'ils sont envoyés pour faire connaître aux enfants les mystères de la religion, et pour leur annoncer la bonne nouvelle du salut que Jésus-Christ nous a mérité.

« Un frère ne doit rien tant désirer que d'être un bon catéchiste; car c'est là sa fonction principale et le but de sa vocation.

« Il y a plusieurs manières de faire le catéchisme, c'est-à-dire d'enseigner les vérités du salut et de porter au bien les enfants et les autres personnes. C'est bien faire le catéchisme que de prier beaucoup pour les enfants qui nous sont

confiés, pour la conversion des pécheurs et des infidèles. C'est bien faire le catéchisme que de donner toujours le bon exemple et de se montrer partout un modèle de piété, de régularité, de modestie et de charité.

« Ces deux manières de faire le catéchisme, outre qu'elles conviennent à tous les frères, dans quelque emploi qu'ils se trouvent, et quels que soient leurs talents et leur capacité, sont plus efficaces et plus faciles que celle qui consiste à expliquer la doctrine chrétienne aux enfants. Elles sont plus efficaces, parce que la grâce, qui est l'unique chose absolument nécessaire pour procurer le salut de l'homme, s'obtient plus sûrement par la prière et la sainteté de la vie que par tout autre moyen; elles sont plus faciles, parce qu'on peut prier et pratiquer la vertu en tout temps et en tous lieux. »

M. Champagnat continuait, les dimanches dans la soirée, d'envoyer les frères deux à deux, c'est-à-dire un frère formé avec un novice, faire le catéchisme dans les hameaux de la paroisse, et d'y aller lui-même pour s'assurer de quelle manière ils remplissaient ce ministère.

Un jour, il se présenta pendant qu'un tout petit frère, âgé de treize à quatorze ans, faisait gravement le catéchisme à quelques enfants et à plusieurs grandes personnes; et ne trouvant pas l'auditoire assez nombreux, il en fit des plaintes et menaça de ne plus envoyer les frères, si l'on ne mettait pas plus d'empressement à s'y rendre. Une bonne femme s'étant levée, lui dit : « Monsieur l'abbé, ne nous grondez pas; si vous fussiez venu il n'y a qu'un moment, vous eussiez trouvé beaucoup plus de monde; mais le catéchisme est long, et plusieurs ont été obligés de s'en aller. »

Les travaux manuels et tous les embarras qu'amenait la construction de la maison n'affaiblirent point l'attachement des novices pour leur vocation, et ne portèrent aucun préjudice au bon esprit et à la piété qui régnaient dans la communauté. Jamais, au contraire, on ne vit dans le noviciat tant de ferveur, tant de zèle pour la pratique des vertus reli-

gieuses et pour l'acquisition de l'esprit de l'institut, qu'à cette époque. Les frères et M. Champagnat lui-même en étaient ravis d'admiration. Pour en donner une idée, nous allons copier le tableau qu'en a tracé un de ces bons novices. « La communauté, quoique composée de gens simples et ignorants, retraça bientôt les vertus de son chef. L'amour de la prière, le recueillement et la ferveur étaient admirables. On trouvait le temps des exercices de piété trop court; on demandait à continuer ses entretiens avec Dieu, on regardait comme une faveur insigne la permission de les prolonger, de faire une visite au Saint Sacrement, de réciter un chapelet ou de faire quelque autre exercice semblable pendant les récréations, ou le soir après qu'on avait lu le sujet de méditation. Pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur de passer au noviciat, je ne sache pas qu'aucun novice ait manqué de se lever à l'heure, et de faire sa méditation avec la communauté. S'il arrivait à quelqu'un de faire une faute, de manquer à un point de règle, il n'attendait pas d'être repris, mais il demandait lui-même une pénitence à genoux devant la communauté. La charité, l'union et la paix étaient admirables. Jamais aucune dispute, jamais aucune parole propre à offenser ou à blesser quelqu'un, n'a été entendue parmi nous; nous nous aimions tous comme des frères; point d'amitiés particulières, point d'antipathies, point de singularités : nous n'avions tous qu'un cœur et qu'une âme. Quelqu'un était-il dans le besoin, tous les autres rivalisaient de zèle et de dévouement pour le secourir et pour le soulager. Le temps des récréations se passait à chanter des cantiques ou dans des entretiens toujours édifiants : les plaintes, l'ennui, le découragement étaient inconnus. Une douce gaieté, une sainte joie, une grande modestie étaient les dispositions habituelles de chacun, et se faisaient remarquer sur tous les visages. L'amour le plus tendre et le respect le plus profond pour notre bon Père et pour les frères qui nous dirigeaient et nous instruisaient, l'obéissance et la soumission la plus

parfaite à leur volonté, la simplicité et l'humilité : telles étaient les principales vertus qui brillaient dans la conduite de tous les novices. Oh! heureux temps, où êtes-vous? Je ne puis m'en rappeler le souvenir sans que les larmes m'en viennent aux yeux. »

La ferveur n'était guère moins grande parmi les frères des établissements. Comme ils n'avaient pas encore une règle qui les dirigeât dans le détail de leur conduite et qui leur traçât ce qu'ils avaient à faire à chaque heure du jour, ils se livraient à toute l'ardeur de leur zèle pour leur propre perfection et pour la sanctification du prochain. Leur nourriture était des plus simples : ils vivaient avec une frugalité et une économie qui allaient souvent jusqu'à l'excès. La classe, l'instruction et le soin des enfants ne suffisaient pas pour satisfaire leur zèle; ils y ajoutaient beaucoup d'autres œuvres. A Saint-Sauveur, ils faisaient la quête, ou plutôt des quêtes toute l'année : la quête du blé et des pommes de terre, la quête du beurre, du fromage, la quête d'objets d'habillement et de literie, la quête d'argent. Le produit de ces quêtes servait à entretenir les enfants pauvres de la paroisse, que les frères tenaient chez eux jusqu'après leur première communion. Le nombre de ces enfants allait quelquefois à plus de vingt. Les quêtes servaient encore à assister les indigents; chaque semaine, les frères faisaient faire un grand nombre de pains qu'ils distribuaient à ceux qui étaient dans l'indigence. Visiter les malades, les veiller pendant la nuit, faire leur lit, leur procurer tout ce dont ils avaient besoin, c'étaient encore pour les frères des œuvres de prédilection. Un jour, le frère directeur apprend qu'un malade est abandonné de tout le monde, parce que, couvert de plaies et de vermine, personne n'ose en approcher; il y court, trouve le malheureux couché sur la paille et n'ayant qu'une couverture en lambeaux pour couvrir sa nudité. Il lui procure un lit, lui porte les aliments nécessaires, le soigne, pansé ses plaies, le peigne, et va le voir plusieurs fois le jour pendant une année entière. A ce

secours corporel, il va sans dire qu'il ajouta ceux de l'âme; il instruisit le malade des vérités de la religion, le fit confesser, lui apprit à sanctifier ses souffrances, lui adressa tous les jours des paroles de consolation, lui fit produire les actes conformes à son état et le prépara à la mort. Il n'eut pas la satisfaction de le voir mourir et de lui fermer les yeux, parce que les vacances vinrent le séparer de lui; mais que son cœur dut être content et consolé, quand on lui apprit que son cher malade, au moment de sa mort, avait prononcé son nom à deux reprises, et dit en expirant : « Mon Dieu, mon Dieu, je vous aime et vous recommande ce bon frère qui m'a tant fait de bien; bénissez-le et rendez-lui au centuple tout ce que je lui dois! »

Tous les soirs pendant l'hiver, les frères faisaient le catéchisme aux jeunes gens et aux enfants du village. Cette instruction était très fréquentée et durait une heure et demie. C'est ainsi que ces bons frères faisaient le catéchisme trois fois par jour : à la classe du matin, à celle de l'après-midi, et le soir à la tombée de la nuit. Un autre acte de zèle, que Dieu bénit encore d'une manière particulière, consistait à aller trouver les hommes qui ne s'approchaient pas des sacrements, et à les engager à remplir ce devoir important. Un grand nombre furent ramenés par les instructions, les prières et les pieuses industries des frères. Leur adresse à s'insinuer dans les cœurs, leur talent pour les gagner et pour les décider à reprendre la pratique des devoirs religieux, étaient si connus, qu'il était passé en proverbe que l'unique moyen pour ne pas se laisser prendre était de fuir et de se cacher.

MM. les curés et d'autres personnes, témoins de la belle conduite des frères et de tout le bien qu'ils faisaient, écrivirent à M. Champagnat les lettres les plus flatteuses, le félicitant d'avoir, en si peu de temps, formé des hommes aussi pieux et aussi dévoués au bien de la religion. Il y eut aussi, à cette époque, un bon nombre de demandes de nouveaux établissements; et dans le courant de 1822 et de 1823, on fonda

ceux de Saint-Symphorien-le-Château, de Boulieu et de Vanosc. Dans ce dernier poste, la maison était dans un si mauvais état, et on manquait tellement du nécessaire qu'on fut obligé de l'abandonner quatre ans après. Deux frères y contractèrent des maux d'yeux et d'autres infirmités qui les conduisirent au tombeau. L'école de Boulieu était si nombreuse que le frère Jean-Pierre, qui en était directeur, succomba à la peine et mourut victime de son zèle et de son dévouement. A la dernière retraite qu'il fit, en 1824, il eut un pressentiment de sa mort prochaine, et en partant pour se rendre à son établissement, il dit à M. Champagnat, en l'embrassant et en lui demandant sa bénédiction : « Mon Père, pardonnez-moi si je pleure en vous quittant; mais une voix intérieure me dit au fond du cœur que je ne vous reverrai plus en ce monde. » Il était tellement aimé des enfants qu'un d'eux étant mort le même jour que lui, les parents demandèrent avec instance qu'il fût enterré dans la même tombe que son bon maître.

C'est vers cette époque que les frères supplièrent M. Champagnat de leur permettre de lui donner le nom de Père, ce qu'il leur accorda volontiers.